

Lettres ou pas Lettres

# Un crapaud dans le Rubi

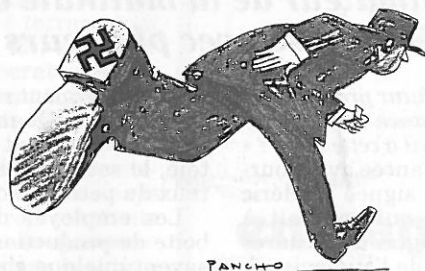
Avec "L'aveu de toi à moi" (Fayard),

Morgan Sportès s'attache à un personnage étonnant mais dérangeant.

**M**ORGAN SPORTÈS n'a peur de rien. Après « Les maos », « Ils ont tué Pierre Overney », il vient raconter l'histoire d'un certain Rubi, le père de sa compagne, un homme d'engagements et de dérapages. Un homme qui traverse la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle comme un clown triste et déjanté : un poète égaré, qui a « l'intelligence de la lâcheté ».

Cet homme, Rubi, il le rencontre pour la première fois en 1967. De retour de Grèce avec sa fille Louis – elle s'appelle Louise, mais le narrateur Sportès lui-même abrège le nom « parce qu'elle m'était précieuse comme un "louis d'or" et qu'elle dormait par ailleurs plus que son compte : Louis dort » – il lui rend visite à Anzières, « hameau de trois quatre maisons perché dans des montagnes sauvages » du Midi.

Dès le début, Rubi lui tient des propos des plus désordonnés et Sportès, envoûté par ses paroles, a quelque mal à s'y retrouver. A un moment du roman, il fait le point : « Récapitulons : il (Rubi) avait été d'abord, à quatorze ans, en 1936, partisan des républicains espagnols ; puis passant de gauche à droite, il s'était enrôlé chez les fascistes Camelots du roi ; puis dans les chantiers de jeunesse ; puis dans la Résistance ; puis au STO ; puis à la SS ; il avait déserté la SS ; rattrapé, il avait subi une parodie d'exécution ; on l'avait jugé en cour martiale ; incarcéré à Dachau... Et voilà-t-il pas qu'il renfilait l'uniforme SS ? » Il s'évade, se réfugie dans une ferme de Bavière, s'y prélassa plusieurs années, y conçoit sa fille Louise avec la fermière Ania.



PANCHO

C'est complètement hallucinant, « à cette différence près, écrit Sportès, que tout "ça" était "vrai" même si Rubi avait l'impression souvent, tant "ça" lui paraissait "inerte", que ce fût une fiction. Ses mots ne pesaient-ils pas chacun son poids de faim, de froid, et d'horreur » ? En 1946, il est arrêté à la frontière allemande, puis condamné, et il restera cinq ans à la prison de Clairvaux, où il retrouve Charles Maurras, Lucien Rebatet et Pierre-Antoine Cousteau. Rubi raconte Lucien Rebatet : « ... il avait organisé justement, dans un coin de la prison, un petit élevage de vipères. La région n'en manquait pas... Il savait récupérer le venin, qu'il vendait, avec la complicité des gardiens, à une firme pharmaceutique. » En 1951, le 13 juillet, Rubi est amnistié. Quand il sort de prison, Rebatet lui lance : « Adieu, Pouète-Pouète, bonne chance. »

La chance, Rubi va essayer de la trouver dans les lettres. Il sera publié par Julliard, il sera admis dans l'entourage d'Aragon : il écrira même un poème dédié à Elsa Triolet : « Ce qui compte ce qui reste / c'est l'aveu de toi à moi... » L'aveu de cette vie que le

narrateur du livre arrache avec difficulté. Il l'écouterait avec un magnétophone, laissera reposer ses feuilles transcrites, et maintenant, alors que Rubi est mort en 1996, Sportès s'est mis à écrire ce texte car « était-il possible, de toute façon, pour moi et ceux de ma génération, de faire l'économie d'un petit détour du côté de la Seconde Guerre mondiale » ?

Avec l'histoire de Rubi – Sportès ne veut pas révéler son vrai nom – on est servi ! Car c'est toute la complexité d'un destin d'homme, ballotté de l'honneur au déshonneur, du choix héroïque au choix misérable d'être nazi avec les nazis, comme si des courants souterrains, plus violents que ceux de surface, emportaient ses convictions. « Cet homme, écrit Sportès, était perdu dans les mots, le verbe. Mais en 1940-1945, ce verbe avait fait mouche. Et les mots, des morts. Le moment clef de son destin fut aussi celui où, derrière l'effervescence des mots, il devina soudain la connaissance effrayante des choses. »

Toutes les vérités sont bonnes à écrire !

André Rollin

• 346 p., 19,90 €.

## PÉDOPHILIE : DES CURÉS DEMANDENT PARDON



cabu

*A travers  
la Presse  
déchainée*

**Vache de prix !**

Dans « La Voix du Nord » (6/3) :

« Bouse aux vêtements : être

## Quand les morts nourrissent la vie

**L'Iguifou : nouvelles rwandaises**  
de Scholastique Mukasonga (Gallimard)

**L**'IGUIFOU, c'est la

qu'elle sert dans ses phrases et dont elle infuse la poésie dans son texte...

Elle détaille ainsi « La peur » d'être tué qui tenaillait en permanence les enfants tutsis, pourchassés, promis à la mort. Chaque récit montre que le génocide était déjà à l'œuvre sur

des regrets. » Elle retrouve alors la poésie des Origines, celle qui baigne les « Bucoliques » de Virgile (« chants des bouviers », étymologiquement), lorsqu'elle décrit les chants de louanges de leurs vaches mais aussi les injures de défi échangées par les pasteurs tutsis d'une colline